CHAPITRE XIV

DE LA RELIGION NATURELLE

SOMMAIRE

1. La religion naturelle. — 2. Son insuffisance. — 3. Impossibilité morale de la connaître pleinement. Preuve fondée sur la nature humaine. Preuve tirée de l'histoire. — 4. Conclusion : la religion naturelle n'est pas la vraie religion.

1. La religion naturelle.

1. On entend par *religion naturelle* l'ensemble des devoirs que la raison, en dehors de la révélation, prescrit à l'homme. Elle comprend les vérités et les principes qui ne dépassent pas la portée de l'esprit humain, tels que l'existence de Dieu, sa providence, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, l'obligation de respecter Dieu, soi-même et ses semblables, la récompense du bien et la punition du mal dans une vie future, etc.

2. Mais la *vraie religion,* celle que Dieu veut, consiste-t-elle exclusivement dans la religion purement naturelle, ou bien la religion naturelle n'est-elle qu'une partie de la vraie religion? Telle est la question que l'ordre logique nous amène maintenant à examiner.

3. D'abord l'histoire atteste qu'*en fait* la religion naturelle n'a jamais subsisté seule; elle a toujours paru fondue dans une religion révélée ou prétendue telle. — Ainsi dans le christianisme, à côté de ces vérités et de ces préceptes qui peuvent être connus par la raison et accomplis par la volonté, aidées du concours ordinaire de la Providence, il y a des mystères que l'Église déclare surnaturellement révélés, tels que ceux de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, et des préceptes qui émanent de la libre volonté divine, comme l'obligation de se sanctifier par les sacrements pour obtenir la vie éternelle. — Toutes les autres religions de l'humanité, celles qui ont disparu comme celles qui sont encore pratiquées de nos jours, ont aussi

un caractère surnaturel et positif. On y trouve ce que ne saurait offrir la religion exclusivement naturelle : un sacerdoce, des temples, des sacrifices, des formules de prières, des cérémonies, des fêtes, un culte public. On croit à la révélation, au miracle, à la prophétie, en un mot, à une intervention directe de Dieu pour apprendre aux hommes la manière dont il veut être honoré.

4. Malgré l'importance de ce fait historique, il s'est rencontré, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, des gens de lettres qui ont prétendu que la religion naturelle suffit, et qu'il faut regarder la religion surnaturelle comme un tissu de mensonges et d'illusions.

Nous soutenons, au contraire, que la religion naturelle n'est pas tout entière la vraie religion : 1° parce que toute seule elle est insuffisante ; 2° parce que, dans la condition présente, l'homme ne peut pas pleinement la connaître. Si elle était, en effet, exclusivement la vraie religion, il est évident qu'elle suffirait, et que tout homme, par ses seules lumières naturelles, pourrait la connaître. Mais si, dans son état présent, l'homme n'y trouve pas tout ce qu'il désire connaître, et si même il lui est moralement impossible de la connaître suffisamment, c'est preuve qu'elle ne constitue pas à elle seule la vraie religion.

2. Insuffisance de la religion naturelle.

5. La religion naturelle, prise seule et en elle-même, est insuffisante, soit au point de vue du culte, soit au point de vue de la morale, soit au point de vue de la rémission des péchés.

6. *Au point de vue du culte.* La raison reconnaît la nécessité d'un culte en général, mais elle ignore quelle doit être la nature de ce culte pour qu'il soit agréable à Dieu. Elle ne nous apprend rien, par exemple, sur la nécessité et la valeur du sacrifice qu'on voit offert à la Divinité chez tous les peuples, sur la loi de la prière et son efficacité, sur l'autorité qui doit régler le culte public, afin qu'il soit le lien de la société religieuse et qu'il ne soit point exposé à se charger de rites superstitieux indignes de la majesté divine.

7. *Au point de vue de la morale.* Pour accomplir pleinement la loi naturelle, nous avons besoin de motifs d'action certains, déterminés, plus puissants que les motifs qui nous poussent à agir dans un sens opposé. Or les motifs que nous offre la raison n'ont pas ces caractères, et par conséquent ne sont pas

suffisants. — Par elle, nous savons, il est vrai, que tout ne finit pas pour nous à la tombe. Mais quelle est au juste notre fin dernière? Quels sont les moyens qui y conduisent sûrement? En quoi consiste la récompense future des bons? la punition des mauvais? Les peines de l'autre vie sont-elles éternelles? A ces questions, la raison n'a que des réponses vagues, incertaines, comme le montre l'histoire de la philosophie. — Si, pour nous faire accomplir nos devoirs, on invoque la bonté de la vertu, le témoignage d'une bonne conscience, l'honneur, la crainte des maux qui sont la suite des mauvaises actions, ces motifs, l'expérience le prouve, sont impuissants lorsqu'ils sont en lutte avec des passions violentes.

8. *Au point de vue de la rémission des péchés.* Dieu est juste, dit la raison; le péché doit être expié. Mais Dieu pardonne-t-il? et à quelles conditions? Il n'y a pas de raisonnement qui puisse donner à cette question une solution certaine.

3. Impossibilité morale de connaître pleinement la religion naturelle.

9. *La raison humaine, considérée en général, dans la condition présente, est moralement impuissante à connaître par ses propres forces avec une pleine certitude toutes les vérités de la religion naturelle.*

10. Il est important d'expliquer tous les termes de cette proposition.

Il s'agit d'une impuissance *morale,* non d'une impuissance *absolue;* car les vérités de la religion naturelle étant accessibles à la raison, celle-ci possède radicalement le pouvoir de les connaître toutes d'une connaissance certaine, ce qui aurait lieu dans une condition plus favorable où ne se rencontreraient point les obstacles qui l'empêchent actuellement de réaliser ce pouvoir.

Il s'agit de la *raison humaine considérée en général,* dans la masse du genre humain, et non dans tel ou tel individu qui, exceptionnellement bien doué et favorisé par les circonstances, arriverait à la longue à constituer un système complet de religion et de morale.

Il s'agit de *toutes les vérités* de la religion naturelle, car on ne peut mettre en doute que la raison en puisse connaître un certain nombre plus ou moins considérable, et avoir sur les autres une connaissance conjecturale.

11. La proposition ainsi définie s'établit par deux preuves : l'une fondée sur l'observation de la *nature humaine,* et l'autre tirée de l'*histoire.*

Preuve fondée sur la nature humaine.

12. Les vérités de la religion naturelle, savoir : l'existence de Dieu, ses attributs, sa providence, l'origine de l'homme, sa nature, sa destinée, ses devoirs, etc., sont l'objet de la philosophie.

13. Or l'étude de cette science demande : 1° comme *conditions physiques,* le développement complet et une heureuse organisation des facultés, une position sociale qui procure du temps et des loisirs; — 2° comme *conditions intellectuelles,* un goût naturel pour les travaux de l'esprit, de la vigueur et de la solidité dans le raisonnement, et, en particulier, ce qu'on appelle l'esprit philosophique, esprit qui consiste à pénétrer dans le fond des choses, pour en saisir la nature, les lois et les principes; — 3° comme *conditions morales,* l'amour désintéressé de la vérité, l'affranchissement des préjugés, l'empire sur ses passions, le mépris des intérêts vulgaires et des grossières jouissances.

14. Visiblement, ces conditions ne sont point et ne peuvent être remplies par l'humanité dans son état présent. — L'organisation physique n'est parfaitement développée qu'à un certain âge. Il y a beaucoup de cerveaux mal équilibrés, de tempéraments mal disposés. En outre, la plupart des hommes n'ont pas de temps à consacrer à l'étude, étant condamnés à travailler de leurs mains pour vivre. — Puis, combien n'ont pas de goût pour les sciences, et en particulier pour les sciences philosophiques! combien sont faibles d'intelligence, incapables d'appliquer les principes rigoureux du raisonnement, de connaître ou d'éviter les nombreuses sources d'erreurs! — Il en est enfin, surtout à l'époque de l'adolescence et de la jeunesse, que la dissipation, la légèreté et les diverses passions entretiennent dans un état de fluctuation continuelle, et même qui, toute leur vie, sont dominés par les appétits terrestres.

15. De cette observation de la nature humaine, considérée dans l'état présent, nous devons conclure que les hommes, pris en masse, s'ils ne sont éclairés que par leur raison, sont condamnés à ne pas avoir une connaissance certaine de toutes les vérités de la religion naturelle.

Preuve tirée de l'histoire.

16. C'est un fait indéniable qu'en dehors des peuples qui ont reconnu la révélation mosaïque ou la révélation chrétienne, nulle société religieuse, nul philosophe, n'a possédé la connaissance certaine de toutes les vérités de la religion naturelle. Partout où la révélation a été ignorée, ou altérée, ou méconnue, il y a eu, soit chez les peuples, soit chez les philosophes, les plus graves erreurs en matière de religion et de morale naturelles. Un coup d'œil rapide sur l'histoire met ce fait en pleine évidence[a].

Les peuples en dehors de la Révélation.

17. Prenons dans l'antiquité païenne les peuples les plus civilisés, ceux chez lesquels les arts et les sciences ont jeté le plus vif éclat, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains. « Partout, dit Fénelon, la divinité est dégradée : on la multiplie, on la met dans les êtres les plus vils; on lui attribue les passions les plus injustes, les plus basses, les plus infâmes. Le culte de ces monstrueuses divinités est aussi monstrueux qu'elles[1]. »

Un pareil culte autorisait tous les vices, et devait amener un état social où la force prévalût au détriment du droit. Sous le patronage de la religion, de l'opinion et des lois, on voit le père de famille exercer un pouvoir tyrannique sur sa femme et sur ses enfants; des millions d'hommes, sous le nom d'esclaves, réduits à l'état de bêtes de somme; les petits opprimés par une classe orgueilleuse; le pauvre méprisé et haï; le peuple avide de combats sanglants; l'autorité sans contrôle et sans frein; les vaincus à la guerre traités sans pitié par les vainqueurs. Tel est le spectacle que nous offre partout l'antiquité païenne.

18. Dans les régions où règnent aujourd'hui le brahmanisme, le bouddhisme, le mahométisme, chez les peuples sauvages, là, en un mot, où la civilisation chrétienne ne prédomine point, on retrouve quelque chose de semblable, des erreurs capitales sur Dieu et sur l'homme, et des mœurs publiques qui offensent la saine raison.

---

[a] « Je vois, par l'histoire, la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement du genre humain. » (AUG. THIERRY.)

[1] FÉNELON, *Lettres sur la Religion*, lettre III.

19. Même chez les peuples chrétiens, on a remarqué que quand la foi diminue les vérités rationnelles sont mises en discussion et que la voie est ouverte au panthéisme, au fatalisme, à l'athéisme ou au matérialisme.

Les philosophes en dehors de la Révélation.

20. En dehors des philosophes qui se sont fait un devoir de ne point s'écarter des enseignements du christianisme, on ne peut en citer un seul, ni dans l'antiquité païenne, ni dans les temps modernes, même parmi les plus grands génies, parmi ceux qui ont été les amis sincères de la sagesse, on ne peut en citer un seul qui soit parvenu à composer un code satisfaisant de religion et de morale. Ils ont trouvé bon nombre de vérités, mais non toute la vérité, non la vérité pure de tout mélange d'erreur. L'histoire de la philosophie ne laisse aucun doute à cet égard.

21. *Philosophes païens.* — C'est en vain que parmi les plus illustres on chercherait des notions complètement exactes et suffisamment pratiques sur les questions qui intéressent le plus notre conduite et notre destinée; ils n'ont que des conjectures, des vraisemblances : rien de précis, rien de certain. En voici des exemples.

Socrate, dissertant sur l'immortalité de l'âme, au moment où il va mourir, voit dans les preuves qu'il en donne un sujet d'espérance plutôt que de certitude. Par conséquent, sa morale n'a pas une sanction claire et suffisante. Quant aux devoirs particuliers, il prescrit l'observation fidèle des lois et des coutumes de la patrie, approuvant ainsi les cultes impurs qui se pratiquaient en Grèce.

Platon a ignoré le dogme de la création et admis l'éternité de la matière. Il n'a aucune doctrine arrêtée sur le sort des âmes dans la vie future. Sa morale autorise la dissolution du mariage, le communisme, le meurtre des enfants mal conformés, la fraude et le mensonge en faveur des chefs du pouvoir lorsqu'ils croient utile de tromper le peuple, etc.

Aristote ne reconnaît pas les dogmes de la Providence et de l'immortalité personnelle de l'âme. Il justifie l'esclavage; il autorise l'exposition des images indécentes dans le culte rendu aux dieux, etc.

Cicéron parle éloquemment de Dieu et de l'immortalité; mais pour lui ces dogmes ne sont que probables, vraisemblants.

C'est lui qui a dit « qu'il ne pouvait s'imaginer d'absurdité qui n'eût été soutenue par quelque philosophe »[1].

Sénèque, comme les stoïciens grecs, confond Dieu avec la nature, la Providence avec le destin ; il ne se prononce pas nettement sur la vie future. Sa morale est pleine d'exagérations, de contradictions, et impose le suicide comme un devoir au sage dans certaines circonstances.

Il est inutile de parler des autres philosophes de la Grèce et de Rome, athées, matérialistes, panthéistes, fatalistes, épicuriens, sceptiques; ni des sages de la Perse, de la Chaldée, de l'Inde, de la Chine, chez qui on relève toutes sortes d'erreurs ridicules ou monstrueuses.

22. *Philosophes des temps chrétiens.* — Les philosophes qui, vivant en plein christianisme, ont méconnu ses enseignements, nous donnent à leur tour une preuve manifeste de l'insuffisance de la raison en tout ce qui touche au domaine religieux et moral. Un grand nombre d'entre eux ont démontré certaines vérités avec plus de précision, de clarté et de solidité que ne l'avaient fait les anciens. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ont été éclairés dans leur enfance des lumières de la foi, et qu'ils se sont inspirés des travaux des écrivains chrétiens. « Je ne sais pourquoi, dit Rousseau, l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Évangile, était chrétienne avant d'être philosophique[2]. »

Laissant de côté les hérétiques des quinze premiers siècles, qui ont commis les plus graves erreurs sur Dieu et les devoirs de la loi naturelle, nous allons montrer dans une esquisse rapide les égarements de la raison depuis l'apparition de la Réforme. C'est à cette époque qu'il faut placer les débuts du *naturalisme* ou *rationalisme*, c'est-à-dire de la doctrine qui prétend que la raison est la règle unique, exclusive, absolue de toute vérité[a].

23. *Luther* peut être considéré comme le père de cette extravagante et funeste doctrine. En refusant de reconnaître l'Église comme l'interprète légitime de la révélation et en donnant à chaque particulier le droit d'interpréter la Bible comme bon lui

[a] Le *naturalisme* se prend ici pour la doctrine qui considère le monde comme inaccessible à toute influence divine, soumis aux seules lois qui résident en lui ; et le *rationalisme*, pour la doctrine qui rejette toute révélation proprement dite.

[1] Cicéron, *De la Divinité*, II, 58. — [2] Rousseau, *Troisième lettre de la Montagne.*

semble, il proclame par là même l'indépendance de la raison individuelle.

Le *libre examen* ne tarda pas à produire ses fruits. Des sectes sans nombre s'élevèrent, et, parmi elles, celle des *sociniens*, qui, rejetant les mystères, bornèrent la révélation aux vérités de l'ordre naturel. Il ne restait plus qu'à nier la révélation elle-même. Ce fut la tâche des *déistes*, qui se recrutèrent d'abord parmi les protestants d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, et prirent le nom de libres penseurs.

24. Du *déisme* devait logiquement sortir l'*irréligion absolue*, c'est-à-dire le panthéisme, l'athéisme, le matérialisme, et par suite la désorganisation sociale.

25. Au dix-septième siècle, Hobbes professe le matérialisme et le despotisme; Spinosa, le panthéisme; et Bayle, le scepticisme. Hobbes et Spinosa ne reconnaissent pas d'autre droit que celui de la force, et donnent pour base à la morale les lois et les conventions humaines. Bayle ne rougit pas d'étaler dans ses écrits les obscénités les plus révoltantes.

26. Au dix-huitième siècle, le déisme passe d'Angleterre en France. Voltaire et Rousseau en sont les plus ardents défenseurs. On ne voulait pas d'autre maître que la raison : ils sont amenés l'un et l'autre à démolir ridiculement la raison.

Prise dans son ensemble et dans son fond, la philosophie de Voltaire, ou le voltairianisme, n'est qu'une doctrine de matérialisme et d'égoïsme. — Rousseau, lui, ne sait que penser des grandes questions qui intéressent l'humanité. « Mes opinions, dit-il dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, sont peut-être autant de mensonges. » Ce qu'il y a de plus clair dans sa doctrine, c'est qu'il veut une société organisée sans Dieu : le peuple seul est souverain; c'est sa volonté qui fait la religion, qui est la source de tout droit et de toute justice. — A côté de Voltaire et de Rousseau, d'Holbach, Helvétius et la plupart des encyclopédistes professent cyniquement l'athéisme matérialiste.

Imbus de ces doctrines corruptrices, les hommes de 1793 donnent au monde le spectacle de tous les forfaits et de la barbarie la plus sanguinaire. Dieu est proscrit de la société, et on lui substitue la déesse *Raison*, personnifiée dans une danseuse de l'Opéra.

27. Au dix-neuvième siècle, le déisme produit les mêmes résultats. — En Allemagne, Kant ouvre la voie au panthéisme professé par Fichte, Schelling et Hegel. — En France, Cousin et ses

disciples, la plupart professeurs de l'Université, sont pleins d'incertitudes et de contradictions sur les vérités capitales : ils ignorent l'origine de l'homme et sa destinée; ils sont portés à croire que l'état primitif de l'homme fut le fétichisme; ils sont impuissants à déterminer les devoirs de l'homme envers Dieu; ils ne disent rien de la prière, ou ils la rejettent à l'exemple de Rousseau, etc.

Comme au dix-huitième siècle, le principe rationaliste enfante les plus détestables doctrines. On voit s'élever dans l'Europe entière une nuée de sophistes qui font de toutes les vérités fondamentales, Dieu, l'âme, la vie future, la liberté humaine, la loi naturelle, l'objet de leurs négations cyniques, et étalent effrontément dans leurs livres le scepticisme athée et matérialiste.

4. — Conclusion.

La religion naturelle n'est pas la vraie religion.

28. Il est donc prouvé par l'expérience et par l'histoire que la raison non seulement ne peut pas nous donner une connaissance pleine et certaine des vérités de la religion naturelle, mais que, livrée à elle-même, elle va d'erreur en erreur jusqu'à la négation universelle (§ **3**).

Nous avons établi, en outre, que la religion naturelle est insuffisante, parce qu'elle n'enseigne rien sur la nature du culte, sur la nature et la durée des récompenses et des peines de l'autre vie, et sur la rémission des péchés (§ **2**).

De là nous devons conclure qu'elle ne constitue pas à elle seule la vraie religion, qu'elle n'est qu'une partie de la vraie religion, que, dans la vraie religion, à côté de l'élément naturel il y a l'élément surnaturel, positivement établi et révélé par Dieu.

CHAPITRE XV

DE LA RELIGION SURNATURELLE

« Si quelqu'un dit que l'homme ne peut pas être élevé par l'opération divine à une connaissance et à une perfection qui passe celle de la nature; mais qu'il peut et doit, par lui-même et par des progrès continuels, parvenir à la possession de toute vérité et de tout bien : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 3.)

SOMMAIRE

1. Notion du surnaturel. Le naturel et l'ordre naturel. Le préternaturel. Le surnaturel et l'ordre surnaturel. — 2. Possibilité de l'ordre surnaturel. Absence de contradiction dans l'ordre surnaturel. Preuves d'analogie. Preuve tirée de la croyance universelle. Objections.

1. Notion du surnaturel.

Pour se faire une idée du surnaturel et de l'ordre surnaturel, il faut au préalable savoir ce qu'on entend par nature et par ordre surnaturel.

Le naturel et l'ordre naturel.

1. Par *nature*, par *naturel*, nous entendons ici, soit l'essence qui fait qu'un être est ce qu'il est, soit les propriétés qui découlent de cette essence; en d'autres termes, ce qu'un être doit rigoureusement avoir pour exister et exercer son activité en vue de la fin qui lui est propre. Ainsi la nature de l'homme est d'être composé d'un corps organisé et d'une âme raisonnable, et par suite de posséder toutes les puissances végétatives, sensitives et intellectuelles qui sont propres à ce composé.

2. L'*ordre*, en général, est l'unité de la fin dans la variété des moyens. Tout ordre est constitué par trois éléments : un être agissant, une fin et des moyens pour atteindre cette fin.

3. Dans l'*ordre naturel*, l'homme, ainsi que toute créature, a pour fin dernière Dieu, considéré comme auteur de la nature.